

L' A M I  
DES  
E N F A N S.

---

M O R A L E.

---



## L'AMI DES ENFANS.

Cet ouvrage a commencé en France le 1<sup>er</sup> Janvier 1782 : & quoiqu'il soit réimprimé à Londres en 1783, on a cru devoir laisser à chaque volume la date du mois & de l'année où il a paru dans le principe, afin qu'étant parvenu une fois au pair de l'édition de Paris, il n'y ait pas de confusion dans la suite des Numéros, & qu'on puisse faire paroître les nouveaux volumes à la fois dans les deux villes, ce qui aura lieu incessamment.

La Souscription pour 12 Volumes, de 144 Pages chacun, petit format, est d'une Demi-guinée.

La remise pour Messrs. les Libraires, les Maîtres de Pension & de Langues, est d'un Schelling & demi par Souscription ; la 13<sup>eme</sup> gratis.

Chaque volume se vendra séparément un Schelling.

On s'abonne en tout tems ; mais il faudra prendre l'Ouvrage depuis le 1<sup>er</sup> No. & affranchir la lettre de demande & le port de l'argent.



*H. F. Ford*

# L'AMI

DES

E N F A N S,

*Par M. BERQUIN.*

---

SEPTEMBRE 1782. N<sup>o</sup>. IX.

---

ON SOUSCRIT

A L O N D R E S,

Chez M. ELSMIEY, Libraire,  
dans le *Strand*.

---

M. DCC. LXXXII.

12707a3

# A V I S.

Outre les corrections & les changemens qui distinguent l'Edition de Londres, on inférera désormais dans chaque Volume deux ou trois pieces nouvelles.

Celles qu'on ajoute à ce Volume sont,

*Le Cadeau.*

*Les Tulipes.*

*Le Rameneur.*





## LA PHYSIONOMIE.

MONSIEUR D'ORVILLE  
ayant un jour surpris sa fille Agathe  
fort occupée devant son miroir, ils  
eurent, à ce sujet, l'entretien sui-  
vant.

M. D'ORVILLE.

Te voilà bien parée, Agathe ? tu  
as sans doute des visites à recevoir  
ou à rendre ?

AGATHE.

Oui, mon papa, je dois aller pas-  
ser la soirée chez les Demoiselles  
S. Aubin.

M. D'ORVILLE.

J'ai cru que tu allois figurer dans quelque cercle de Duchesses. A quoi bon cette grande parure pour des amies que tu vois tous les jours ?

.AGATHE.

C'est que, mon papa, c'est que... lorsqu'on va chez les autres, on ne doit pas être en désordre comme chez soi.

M. D'ORVILLE.

Tu es donc ordinairement en désordre, *chez toi* ?

AGATHE.

Oh ! non ; mais vous sentez que cela doit faire une différence.

M. D'ORVILLE.

J'entends : tu veux dire qu'on

## LA PHYSIONOMIE. 7

doit être un peu mieux arrangée. Mais il m'a semblé, en entrant, que tu t'occupois aussi du soin de ta mine & de ton maintien. Ton miroir te dit-il que tes études t'aient réussi ? (*Agathe baisse les yeux, & rougit*). Quel est donc ton dessein ?

AGATHE.

Mon papa, c'est qu'on n'est pas fâchée de plaire, & . . . sur-tout, qu'on ne veut pas se montrer d'une manière à faire peur.

M. D'ORVILLE.

Ha ! ha ! il dépend donc de nous de plaire, ou de faire peur ?

AGATHE.

Non pas tout-à-fait. J'entendois

8      *LA PHYSIONOMIE.*

par-là. . . . . ce qu'on entend ordinairement par faire peur.

M. D'ORVILLE.

Je serois bien-aïse de l'apprendre. Cela peut me servir aussi à moi.

AGATHE.

Mais, par exemple, lorsqu'on est criblé de petite-vérole, qu'on a le nez épaté, la bouche trop fendue, & les yeux chassieux.

M. D'ORVILLE.

Graces à Dieu, tu n'as aucune de ces difformités, & tu as même une physionomie assez drôle. Que te faut-il de plus pour ne pas être à faire peur, & pour plaire généralement ?

AGATHE.

Ah ! mon cher papa, je ne fais comment cela se fait ; mais il y a dans le nombre de mes amies des mines fort jolies qui ne me plaisent guere. Il y en a d'autres, au contraire, qui me plaisent beaucoup, quoiqu'on ne les trouve pas jolies.

M. D'ORVILLE.

Peux-tu me faire confidence de tes sentimens ? Fais-moi d'abord connoître celles qui sont d'une jolie figure, & qui cependant n'ont pas le bonheur de te plaire.

AGATHE.

Cela est aisé. Je vous nommerai d'abord Mademoiselle Blondel. Elle a une peau fine & blanche comme

la peau d'un œuf, des yeux bleus, une bouche vermeille ; mais elle a des airs penchés qui la font paroître plus petite qu'elle ne l'est en effet. Elle tourne la tête sur son épaule, de maniere à se démonter le visage ; elle traîne ses syllabes si lentement, que ses paroles semblent ne pas tenir ensemble ; & elle vous regarde en parlant, comme si elle attendoit votre admiration pour ses sentences. Je vous nommerai ensuite Mademoiselle Armand, l'aînée, qui passe pour la plus belle de la ville ; mais elle a une mine si fiere & si railleuse, que, lorsque nous sommes rassemblées, nous ne pouvons nous ôter de l'esprit qu'elle nous méprise, ou qu'elle se moque de nous.



## LA PHYSIONOMIE. 11

Pour Mademoiselle Durand, la jolie brune, elle a un maintien si décidé, & un ton si tranchant, qu'un garçon rougiroit. ....

M. D'ORVILLE.

Doucement. De ce train-là, nous irions bientôt à la médifance. Nomme-moi plutôt celles qui, sans être jolies, ont su trouver grace à tes yeux.

AGATHE.

Vous connoissez bien Emilie Janfin ? La petite vérole l'a cruellement maltraitée ; il lui en est même resté une tache sur l'œil gauche. Malgré cela, elle a une figure si agréable, qu'on croit y voir la bonté, la douceur & la complaisance. La cadette Armand

louche tant soit peu, parce que, dans son enfance, on lui a mis une es-  
pece de paravent sur les yeux, qu'elle  
a eu rouges pendant plus d'un an.  
Elle regarde à droite pour voir ce  
qui est à gauche. Eh bien, on s'y  
accoutume, & nous l'aimons toutes  
à la folie. Elle a tant de vivacité,  
tant de gaieté !

M. D'ORVILLE.

Tu le vois : les avantages exté-  
rieurs, & pour m'exprimer avec  
plus d'étendue, une peau blanche  
& douce, de belles dents, un  
nez bien tourné, une bouche ver-  
meille, une taille fine & dégagée ;  
en un mot, toutes les beautés de la  
figure ou de la personne ne suffi-

sont donc pas uniquement pour plaire? il faut encore une physionomie heureuse, & des manieres engageantes.

AGATHE.

Très-certainement, mon cher papa; car autrement je ne saurois expliquer comment des personnes me plaisent, qui ne sont ni jolies, ni d'une belle taille, & comment d'autres me déplaisent avec tous ces avantages.

M. D'ORVILLE.

Mais pourrois-tu me dire pourquoi les premieres ont quelque chose dans la physionomie qui nous flatte plus agréablement que les traits réguliers des secondes?

AGATHE.

Parce qu'apparemment on y découvre quelques marques du caractère, & que l'on est porté à croire que ceux qui ont un air de bonté dans les traits de la figure, doivent avoir un bon cœur.

M. D'ORVILLE.

Lorsque tu étois devant ton miroir, tu cherchois sans doute à donner à ton visage un air de bonté, pour qu'on imaginât que tu as aussi de la bonté dans le caractère ?

AGATHE.

Ne vous moquez pas de moi, mon papa, je vous prie.

M. D'ORVILLE.

Ce n'est pas mon dessein. Mais tu me disois toi-même tout-à-l'heure que tu voulois plaire, & tu convenois que ce moyen est le plus sûr pour y parvenir ?

AGATHE.

Certainement, oui.

M. D'ORVILLE.

Mais crois-tu qu'une pareille mine ne puisse pas être trompeuse, ou qu'on puisse se donner le talent de plaire, & le déposer ensuite à sa volonté ?

AGATHE.

Je le crois, mon papa ; car je vous ai entendu dire cent fois à vous & à d'autres personnes : Je n'aurois

jamais cru de cette petite fille qu'elle eût une physionomie si menteuse. Cet homme a l'air de la probité même, & il nous a trompés. Celui-ci, ou celui-là fait si bien composer son visage, qu'on jureroit qu'il possède toutes les vertus.

M. D'ORVILLE.

Mais étoit-il alors question de personnes que nous eussions vues longtemps, souvent, ou de bien près ?

AGATHE.

Ah ! je ne fais pas.

M. D'ORVILLE.

Ce faux jugement ne pourroit-il pas aussi provenir d'un manque de sagacité, ou de ce qu'on n'a pas assez remarqué si ces personnes ont toujours

*LA PHYSIONOMIE.* 17

toujours eu la même physionomie, ou si elles ne l'ont prise seulement que dans telle ou telle occasion ; ou enfin, si tout, en elles, parle & agit d'après le même système ?

AGATHE.

Que voulez-vous dire par-là, mon papa ?

M. D'ORVILLE.

Si tout s'accorde bien, la figure, les yeux, le son de la voix, tous les traits du visage, que rien ne se démente & ne se contredise.

AGATHE.

Oh ! voilà bien des choses pour faire attention à tout cela ! Je croirois cependant que si je voyois

N<sup>o</sup> IX.

B

18      *LA PHYSIONOMIE.*

quelqu'un long-tems, & souvent,  
& que j'apportasse bien de l'atten-  
tion à cet examen, je ne pourrois  
pas m'y tromper.

M. D'ORVILLE.

Pauvre enfant ! ne t'y fie pas.

AGATHE.

Mais au moins, je pense que je  
puis bien voir dans mes amies ce  
qui est affecté, ou ce qui est na-  
turel.

M. D'ORVILLE.

Ainsi, tu crois être assez ins-  
truite dans l'art de se contrefaire,  
& avoir assez de pénétration & de  
jugement pour distinguer, sur un  
visage, la vérité de l'hypocrisie



Je n'en aurois jamais tant attendu  
d'une tête si légère.

AGATHE.

Oh ! j'ai bien remarqué dans Mademoiselle Blondel, que sa petite bouche, ses grands yeux, ses tours de tête, & sa voix traînante, ne sont pas naturels ; &, au contraire, que la mine fière & moqueuse de Mademoiselle Armand, l'aînée, & les manières libres & hardies de Mademoiselle Durand, n'ont rien d'affecté, parce que l'une est réellement vaine & dédaigneuse, & l'autre impudente.

M. D'ORVILLE.

Peut-être ne sont-elles pas encore assez avancées dans l'art de prendre une physionomie étran-

gere? Quoi qu'il en soit, tu penses que nos aversions & nos penchans, nos vertus & nos défauts se peignent sur notre visage, & qu'on peut lire sur les traits d'une personne, comme dans un livre, ce qu'elle est au fond de son cœur?

AGATHE.

Pourquoi pas? Je n'ai encore vu aucune personne colere, avec une physionomie douce; aucune personne envieuse, avec une physionomie riante; aucune personne d'un caractère dur, avec une physionomie tendre. Voyez seulement notre voisine, Madame de Gernon, de quel œil elle regarde les gens, comme si elle vouloit les dévorer, & comme

elle parle d'une voix grondeuse. Toutes les fois que la vieille Dlle. d'Angennes vient chez nous, & que maman a compagnie, regardez bien comme ses yeux tournent autour d'elle, pour voir si quelque femme a quelque chose de nouveau, ou de brillant dans sa parure, & de quel air de jalousie elle la parcourt toute entiere, de la tête aux pieds, comme si elle souffroit de son bonheur.

M. D'ORVILLE.

Franchement, on ne risque pas beaucoup à juger sur leurs visages, que l'une est envieuse, & l'autre colere. Cependant, ne pourroit-il pas arriver quelquefois que la nature eût donné, avec des inclina-

tions perverses, une figure prévenante, ou, au contraire, des traits ignobles, avec un cœur généreux?

AGATHE.

Je n'en fais rien. Mais j'aurois de la peine à le croire.

M. D'ORVILLE.

Et pourquoi donc ?

AGATHE.

C'est que l'on voit à la figure d'une personne si elle est foible ou robuste, saine ou malade; & qu'il doit en être de même du caractère.

M. D'ORVILLE

Je vais cependant te citer deux traits historiques, qui semblent contrarier tes idées.

“ Un homme, nommé Zopire, très-habile *Physionomiste*, se piquoit, d’après l’examen de la conformation & de la figure d’une personne, de distinguer ses mœurs & ses passions dominantes. Ayant un jour considéré Socrate, il jugea que ce ne pouvoit être qu’un homme d’un mauvais esprit, & livré à des penchans vicieux, dont il nomma quelques-uns. Alcibiade, l’ami & le disciple de Socrate, qui connoissoit tout le mérite de son maître, ne put s’empêcher de rire du jugement du *Physionomiste*, & de le taxer d’une profonde ignorance. Mais Socrate avoua qu’il avoit réellement reçu de la nature des dispositions à tous les vices qu’on venoit de lui

24      *LA PHYSIONOMIE.*

reprocher, & qu'il ne s'en étoit préservé que par les efforts continuels de sa raison.

Esope, cet esclave doué de tant d'esprit, étoit si hideux & si contrefait, que lorsqu'on l'exposa en vente, aucun de ceux qui l'eurent envisagé, ne céda à la prière qu'il leur faisoit de l'acheter, jusqu'à ce que ses réponses spirituelles l'eussent fait connoître. Voilà deux exemples qui semblent établir le contraire de ce que tu soutenois."

AGATHE.

En vérité, cela m'étonne par rapport à Socrate, dont je vous ai souvent entendu parler avec admiration, & par rapport à Esope, dont

j'ai lu les fables avec tant de plaisir. Je les aurois cru l'un & l'autre de la plus belle figure du monde. Mais j'en reviens encore à ce que je vous ai dit, qu'on peut être laid, & avoir cependant un je ne fais quoi de sagesse, d'esprit, ou de bonté dans la physionomie.

M. D'ORVILLE.

Tu as raison : les chagrins & les maladies peuvent déformer les traits. Mais ce n'étoit pas le cas de Socrate. Il convenoit même qu'il avoit eu d'abord des inclinations vicieuses, & les traits de sa figure s'y rapportoient à merveille.

AGATHE.

Il me semble que sa réponse peut

26 *LA PHYSIONOMIE.*

expliquer la difficulté. Il étoit né avec de mauvais penchans ; mais comme il avoit en même-tems beaucoup de raison, & qu'il vit bien que la colere, l'orgueil & l'envie étoient des vices affreux, il les combattit, & vint à bout de les vaincre. Son cœur se purgea de ses défauts ; mais sa phyfionomie en garda encore la trace.

M. D'ORVILLE.

Tu me parois bien preste à la replique. Il ya même quelque chose de vrai dans ton raisonnement. J'aurai cependant une petite question à te faire. Supposé que Mademoiselle Armand, cette petite fille orgueilleuse, dont tous les traits expriment la hauteur, l'amour-propre



& le dédain, instruite par les sages représentations de ses parens, se fût bien convaincue de la folie de sa vanité, ou que des revers & des maladies lui fissent une loi de chercher à se rendre agréable aux autres, par l'affabilité, la douceur & la complaisance, en sorte qu'elle devînt tout l'opposé de ce qu'elle est aujourd'hui ; supposé qu'il en fût de même de tes autres amies, par rapport aux défauts que tu leur reproches, ces traits d'orgueil, d'affectation & d'impudence se conserveroient-ils sur leurs figures ? Et lorsque, par des efforts redoublés & soutenus, elles seroient parvenues à changer leurs vices dans les vertus contraires, le même change-

28 *LA PHYSIONOMIE.*

ment ne s'opéreroit-il pas dans leur physionomie ?

AGATHE.

Certainement oui, mon papa.

M. D'ORVILLE.

Ainsi, la vérité pourroit bien se trouver entre nos deux raisonnemens. Socrate s'étoit livré pendant toute sa jeunesse à la folie de ses passions. Il avoit même gardé long-tems son humeur colere, puisqu'il prioit ses amis de l'avertir toutes les fois qu'ils le verroient prêt à s'y livrer. Lorsque, dans un âge plus mûr, il se fut instruit à l'école de la sagesse, il commença sans doute à combattre ses vices, à s'en corriger de jour en jour, & à

s'élever peu-à-peu au plus haut degré de perfection dans toutes les vertus morales ; mais il étoit trop tard pour corriger aussi sa physionomie. Ses fibres & ses nerfs s'étoient roidis ; la beauté de son ame ne pouvoit plus percer sur sa figure : elle étoit comme le soleil dans un ciel chargé de nuages & de brouillards. Dans l'enfance, au contraire, où les traits ont plus de souplesse & de flexibilité, les diverses affections de l'ame viennent tour-à-tour s'y peindre dans toute leur énergie. Ainsi l'expression des vertus y remplacera celle des vices, si les vertus ont remplacé les vices dans le fond du cœur. C'est comme un voile léger, qui, placé tour-à-tour sur la tête d'une

belle Circassienne, ou d'une Nègresse hideuse, laisse facilement entrevoir la beauté de l'une, & la laideur de l'autre. Je ne fais si je m'explique assez clairement pour toi.

AGATHE.

Oh ! je vous ai compris à merveille, graces à vos comparaisons ; & pour vous prouver que j'en ai bien faisi l'esprit, je veux vous en faire une à mon tour. J'ai souvent gravé, sans peine, sur un jeune arbrisseau les lettres de mon nom, ou les chiffres de l'année ; mais je n'aurois pu en venir à bout sur un vieux arbre : l'écorce eût été trop dure, & trop raboteuse.

M. D'ORVILLE.

Comment donc ? tu m'étonnes.

Mais quand ta comparaison ne seroit pas tout-à-fait exacte, il est toujours vrai que si nous ne prenons que dans un âge avancé l'habitude des vertus, nous en paroîtrons moins aimables aux yeux des autres, parce que nos traits long-tems accoutumés à peindre nos penchans vicieux, ne se prêteront qu'avec peine à l'expression de nos sentimens actuels. Et que devons-nous en conclure ?

AGATHE.

Qu'il . . . . qu'il faut . . . .

M. D'CRVILLE.

Réfléchis bien à ton idée, avant de l'exprimer.

AGATHE.

Qu'il faut travailler, de bonne heure,

à se donner une physionomie de vertu.

M. D'ORVILLE.

Mais si nous n'étions pas dans notre cœur ce que notre physionomie annonce, ce contraste ne se feroit-il pas remarquer ? Tu disois tout-à-l'heure de Mademoiselle Blondel, qu'elle n'étoit pas ce qu'elle vouloit qu'on la crût. Ainsi tu vois. . .

AGATHE.

Je vois qu'il faut s'efforcer d'être réellement ce qu'on veut paroître. Ainsi, par exemple, veut-on avoir l'air d'être doux, modeste, réservé, bienfaisant, il faut combattre toutes les inclinations qui nous empêcheroient de l'être en effet : autrement  
notre

notre phyfionomie feroit bientôt démafquée. Eft-on, dans la vérité, doux, modefte, réfervé, bienfaifant ? les traits de notre vifage le peindront auffi.

M. D'ORVILLE.

Très-bien, ma chere Agathe. Et n'eft-ce pas là une excellente recette, pour fe procurer la véritable beauté, le vrai don de plaire ? Combien feroient malheureux ceux à qui la nature a refusé fes charmes, fi l'efpérance de fe donner une phyfionomie aimable & engageante, ne pouvoit leur faire acquérir la bonté du cœur, & les vertus les plus agréables aux yeux de Dieu & des hommes ! Crois-moi, ma chere fille, ne vas pas chercher dans ton

34 *LA PHYSIONOMIE.*

miroir l'art de paroître meilleure que tu ne le ferois en effet. Mais lorsque tu te sentiras agitée de quelque passion, cours aussi-tôt le consulter. Tu y verras la laideur de la colere, de la jalousie, ou de la vanité; demande-toi alors à toi-même, si cette image peut être agréable aux regards de l'homme, ou de Dieu.

AGATHE.

Oui, mon papa, votre conseil est très-sage, & je le suivrai. Mais je tirerai encore un autre avantage de vos leçons.

M. D'ORVILLE.

Et lequel ?

AGATHE.

Je regarderai attentivement ceux à qui j'aurai à faire, & je cherche-

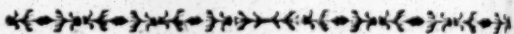


rai à découvrir sur leur physionomie ce que je dois penser sur leur compte.

M. D'ORVILLE.

Garde t'en bien, ma fille. Le premier moyen répugne à la civilité, & ne convient guere à la modestie de ton sexe : le second feroit très-dangereux avec ta candeur & ton inexpérience. Pour démêler, dans les traits d'une personne, son caractère & sa pensée, il faut une longue étude, des observations répétées, & un regard très-perçant. Tu te verrois sans cesse trompée dans ta confiance, ou dans tes antipathies. L'usage du monde t'instruira par degrés. Ne tourne maintenant tes études que sur toi-même, & emploie toutes les

forces de ton ame à acquérir de  
vertus, pour en devenir plus aimable  
& plus belle.

*LE CADEAU.*

C'EST bientôt la fête de mon frere  
Denis, disoit un jour la petite Vic-  
toire à Madame de Saint-Marcel sa  
mere. Je ne fais que lui offrir pour  
bouquet. Ne pourriez-vous pas me  
donner quelque chose, maman, pour  
lui faire un Cadeau ?

Mde. DE SAINT-MARCEL.

Je le pourrois, sans doute, ma  
fille ; mais j'aime bien autant lui  
faire ce Cadeau moi-même. Crois-  
tu que je goûte moins de plaisir

LE CADEAU. 37

que toi à donner ? Et puis, fais une petite réflexion. Si je te remets quelque chose pour lui en faire Cadeau, c'est moi qui fais le Cadeau, & non pas toi.

VICTOIRE.

Cela est vrai, maman : mais je voudrois pourtant bien avoir quelque présent à lui faire.

Mde. DE SAINT-MARCEL.

Eh bien, Victoire, voyons. Comment faut-il nous y prendre ? N'as-tu pas quelque chose à toi ? Ton petit oranger, par exemple ?

VICTOIRE.

Mon oranger, maman, qui me fournit des fleurs pour tous mes bouquets ?

Mde. DE SAINT-MARCEL.  
Et ton agneau ?

VICTOIRE.

O maman ! mon agneau, qui me  
caresse avec tant d'amitié, & qui me  
suit par-tout ?

Mde. DE SAINT-MARCEL.  
Et tes tourterelles ?

VICTOIRE.

Vous savez bien que je les ai  
nourries au sortir de l'œuf ? Ce  
sont mes enfans à moi.

Mde. DE SAINT-MARCEL.  
Tu n'as donc rien à donner à  
ton frere ?

VICTOIRE.

Pardonnez-moi, maman ?

Mde. DE SAINT-MARCEL.

Et quoi donc ?

VICTOIRE.

Vous souvenez-vous de cette bourse à glands & à paillons d'or que ma tante m'a donnée pour mes étrennes ? Elle est bien belle au moins ?

Mde. DE SAINT-MARCEL.

Cela est vrai. Mais penfes-tu que ce présent fût bien agréable à ton frere ? Il ne peut en faire usage de long tems. Tu te rappelles bien que toi-même, lorsque tu la reçus, tu la ferras dans le fond d'un tiroir pour ne l'en retirer qu'au bout de quelques années.

VICTOIRE.

Mais, maman, c'est toujours un joli Cadeau ?

Mde. DE SAINT-MARCEL.

Non, ma fille ; un joli Cadeau, c'est lorsque nous donnons par amitié une chose qui nous fait plaisir à nous-mêmes, & qui doit faire aussi plaisir à celui à qui nous la donnons.

VICTOIRE.

Faut-il donc que je donne à mon frere tout ce que j'aime ?

Mde. DE SAINT-MARCEL.

Non, tu peux donner autant, ou si peu que tu veux, pourvu que tu y mettes de l'amitié & de la grace.

VICTOIRE (*réfléchit pendant quelques momens, & elle dit*) :

Eh bien, je cueillerai pour le bouquet de mon frere, les plus jolies fleurs de mon oranger, & je lui ferai présent de mon agneau.

Mde. DE SAINT-MARCEL.

Fort bien, Victoire. Voilà qui annonce de l'amitié.

VICTOIRE.

Ce n'est pas tout, maman. Je veux tous ces jours-ci sortir avec mon frere, pour que mon agneau s'accoutume à le suivre comme moi. De cette maniere, l'agneau sera déjà familier avec lui, quand je le lui donnerai, & mon frere ne l'en caressera qu'avec plus de plaisir.

Mde. DE SAINT-MARCEL.

Embrasse-moi, ma fille. Cette attention délicate double le prix de ton présent. C'est ainsi que la moindre bagatelle devient un objet précieux, lorsqu'elle est donnée avec grace. Tu ne pouvois nous causer une plus grande joie à moi ni à ton frere.

Ni à moi-même non plus, répondit Victoire, avec vivacité.

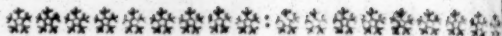
Tu t'en réjouiras encore davantage, quand le jour sera venu, reprit Madame de Saint-Marcel ; car il faut bien que je sois pour quelque chose dans la fête ; & je veux que tu fasses pour moi les honneurs d'une petite collation qu'on servira



*LE CADEAU.* 43

l. dans le jardin, à ton frere & à ses  
Cet- meilleurs amis.

prix Victoire baïsa avec transport la  
ue la main de sa maman; & de ce pas,  
objet elle courut faire des rosettes d'un  
avec joli ruban rose, pour en parer l'a-  
aufer gneau le jour qu'elle le présenteroit  
à ton à son frere.



## LES TULIPES.

LUCETTE avoit vu, pendant deux étés de suite, dans le jardin de son pere, une planche de Tulipes bigarrées des plus belles couleurs.

Semblable au papillon léger, elle avoit souvent voltigé de fleur en fleur, uniquement frappée de leur éclat, sans jamais s'occuper de ce qui pouvoit les produire.

L'automne dernier, elle vit son pere qui s'amusoit à bêcher la terre de la plate-bande, & y enfonçoit des oignons.

Ah, mon papa ! s'écria-t-elle d'une voix plaintive, que faites-vous ? Gâter ainsi toute notre planche de Tulipes ! & au lieu de ces belles fleurs, y mettre de vilains oignons pour la cuisine !

Son pere lui répondit qu'il savoit bien ce qu'il avoit à faire : & il alloit lui apprendre que c'étoit de ces oignons que sortiroient l'année suivante des Tulipes nouvelles ; mais Lucette l'interrompit par ses plaintes, & ne voulut rien écouter.

Comme son pere vit qu'il n'y avoit pas moyen de lui faire entendre raison, il la laissa s'appaiser d'elle-même, & continua son travail, tandis qu'elle se retiroit en gémissant.

Toutes les fois que, pendant l'hiver, la conversation tomba sur les fleurs, Lucette soupiroit ; & elle pensoit en' elle-même qu'il étoit bien dommage que son pere eût détruit le plus bel ornement de son jardin.

L'hiver acheva son cours ; & le printems vint balayer de la terre la neige & les glaçons.

Lucette n'étoit pas encore allée au jardin. Eh ! qui pouvoit l'y attirer, puisqu'il ne devoit plus lui offrir sa superbe parure.

Un jour cependant, elle y entra sans réflexion. Dieu ! de quels transports de surprise & de joie elle fut agitée, lorsqu'elle vit la planche de Tulipes plus belle encore que l'année précédente !

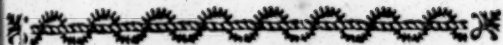
Elle resta d'abord immobile & muette d'admiration ; enfin elle se jeta dans les bras de son pere, en s'écriant : Ah, mon papa ! que je vous remercie d'avoir arraché vos tristes oignons, pour remettre à leur place ces belles fleurs que j'aime tant !

Tu ne me dois point de reconnaissance, lui répondit son pere : car ces belles fleurs que tu aimes tant, ne sont venues que de mes tristes oignons.

L'opiniâtre Lucette n'en vouloit encore rien croire, lorsque son pere tira proprement de la terre une des plus belles Tulipes, avec l'oignon d'où sortoit la tige, & la lui présenta.

Lucette confondue, lui demanda pardon d'avoir été si déraisonnable. Je te pardonne bien volontiers, ma fille, lui répondit son pere, pourvu que tu reconnoisses combien les enfans risquent de se tromper, en voulant juger, d'après leur ignorance, les actions des personnes expérimentées.

Oh oui, mon papa, répondit Lucette ; je ne m'en rapporterai plus dorénavant à mes propres yeux. En toutes les fois que je serai tentée de croire en savoir plus que les autres, je me souviendrai des Tulipes & des oignons.



L E

## R A M O N E U R.

U N E Servante imbécile avoit farci l'esprit des enfans de ses maîtres de mille contes ridicules sur un homme à tête noire.

Angélique, l'une de ces enfans, vit un jour, pour la première fois, un Ramoneur entrer dans sa maison. Elle poussa un grand cri, & courut se réfugier dans la cuisine.

A peine s'y fut-elle cachée, que l'homme noir y entra sur ses pas.

Saisie d'une mortelle frayeur,

N° IX.

D

elle se sauve par une autre porte dans l'office, & toute tremblante se tapit dans un coin.

Elle n'étoit pas encore entièrement revenue à elle-même, lorsqu'elle entendit l'homme effrayant, chanter d'une voix tonnante, en raclant à grand bruit les pierres de l'intérieur de la cheminée.

Dans un nouvel effroi, elle s'élance de l'endroit où elle étoit cachée, & sautant par une fenêtre basse, dans le jardin, elle court à perte d'haleine vers le fond du bosquet, & tombe presque sans mouvement au pied d'un gros arbre. Là, d'un œil effaré, elle n'osoit qu'à peine regarder autour d'elle; tout-à-coup sur le haut de la che-



minée, elle vit encore s'élever l'homme noir.

Alors elle se mit à crier de toutes ses forces : Au secours, au secours !

Son pere accourut, & lui demanda ce qu'elle avoit à crier. Angélique, sans avoir la force d'articuler un seul mot, lui montra du bout du doigt l'homme noir assis à califourchons sur la cheminée.

Son pere sourit ; & pour prouver à la petite fille combien peu elle avoit eu raison de s'effrayer, il attendit que le Ramoneur fût descendu, puis il le fit débarbouiller en sa présence, & sans autre explication, lui montra de l'autre côté son Perruquier, qui avoit le visage tout blanc de poudre.

Angélique rougit ; & son pere profita de cette occasion pour lui apprendre qu'il existoit réellement des hommes à qui la Nature donnoit un visage tout noir, mais qui n'étoient point à craindre pour les enfans ; qu'il y avoit même un pays où les enfans étoient communément nourris par des femmes noires comme du jais, sans que leur teint perdit de sa blancheur.

Dès ce moment, Angélique fut la premiere à rire de tous les contes bizarres, que des personnes simples & crédules lui faisoient pour l'effrayer.



N A R C I S S E

E T

H Y P O L I T E.

NARCISSE & Hypolite, à-peu-près du même âge, étoient amis dès la plus tendre enfance. Les maisons de leurs parens étant voisines, ils avoient occasion de se voir tous les jours.

M. de Choisi, pere de Narcisse, occupoit une place distinguée dans la Magistrature, & jouissoit d'un immense revenu. Le pere d'Hypolite, au contraire, nommé M. de Mer-

ville, ne possédoit qu'une fortune bornée, mais il vivoit content ; & toutes ses vues tendoient à rendre son fils heureux par les avantages d'une sage éducation, puisqu'il ne pouvoit lui laisser de grandes richesses. Il choisit, pour cet objet, les moyens les plus dignes de sa prudence.

Hypolite avoit à peine atteint l'âge de neuf ans, qu'il étoit formé à tous les exercices du corps, & que son esprit étoit enrichi de plusieurs connoissances utiles. Comme il étoit toujours dans le travail & le mouvement, il avoit acquis une santé robuste ; & content de lui-même, heureux de la tendresse de ses parens, il ne respiroit qu'une

douce gaieté, dont l'impression se répandoit sur tous ceux qui avoient le bonheur de vivre auprès de lui.

Son petit voisin Narcisse le sentoient bien, & du moment qu'il n'étoit plus avec Hypolite, il ne savoit à quoi s'amuser.

Pour se délivrer de l'ennui qui le tourmentoient, il mangeoit continuellement sans avoir faim, buvoit sans soif, & s'assoupissoit sans en de sommeil. Aussi ne se passoit-il pas un seul jour qu'il n'éprouvât des langueurs d'estomac, ou des douleurs de tête violentes.

M. de Choisi avoit, comme M. de Merville, le tendre projet de faire le bonheur de son fils. Mais il avoit pris malheureusement, pour

y parvenir, des moyens tout-à-fait opposés.

Narcisse, dès le berceau, avoit été élevé dans la mollesse. Il avoit toujours derriere lui un domestique pour lui avancer un fauteuil, lorsqu'il vouloit changer de place. On l'habilloit & on le déshabilloit, comme s'il avoit été privé de l'usage de ses mains. Il sembloit que tous ceux qui l'entouroient, fussent chargés de respirer pour lui, & qu'il ne vécût point par lui-même.

Lorsqu'Hypolite, en veste légère de toile, aidait son pere à cultiver, pour son amusement, un petit jardin, Narcisse, en bel habit brodé, se faisoit traîner dans un carrosse, pour rendre des visites avec sa maman.

S'il alloit quelquefois se promener à la campagne, & qu'il voulut s'asseoir dans une prairie, on avoit soin d'étendre sous lui les coussins de la voiture, de peur qu'il ne s'enrhumat sur le gazon.

Accoutumé à voir prévenir ses moindres fantaisies, tout ce qui s'offroit à ses yeux, excitoit un moment ses desirs. Et plus on s'empressoit à les satisfaire, plutôt il en étoit dégoûté.

Pour lui épargner le plus léger sujet d'humeur, sa mere avoit ordonné à tous ses domestiques de respecter jusqu'aux caprices de son fils. Cette lâche condescendance l'avoit rendu si fantasque & si impérieux, qu'il étoit devenu un objet

de haine & de mépris pour tous les gens de la maison.

Après ses parens, Hypolite étoit le seul qui l'aimât, & qui supportoit patiemment ses boutades. Il avoit l'art de ployer son humeur, & de le rendre même joyeux comme lui.

Comment fais-tu donc pour être toujours si gai ? lui dit un jour M. de Choisi.

Comment je fais, lui répondit-il ? Je n'en fais trop rien. Cela vient de soi-même. Mon papa me dit cependant qu'on n'est jamais parfaitement heureux, si l'on ne fait mêler le travail aux plaisirs. Je l'ai bien éprouvé lorsqu'il vient des étrangers à la maison, & que, pour leur faire fête, tous nos travaux sont suspendus ; je



ne m'ennuie jamais que ces jours-là. C'est ce mélange d'exercices & d'amusemens qui fait aussi que je me porte toujours bien. Je ne crains ni les vents, ni la pluie, ni les ardeurs du midi, ni les fraîcheurs du soir ; & j'ai déjà labouré une partie de mon jardin, lorsque le pauvre Narcisse est encore enseveli dans son lit.

M. de Choisi poussa un soupir : & ce jour même il alla consulter M. de Merville sur les moyens qu'il falloit prendre pour rendre son fils aussi sain & aussi gai qu'Hypolite.

M. de Merville se fit un plaisir de répondre à ses questions, & il lui exposa le plan qu'il avoit suivi.

Les forces de l'esprit & celles du corps, lui dit-il, doivent être éga-

lement exercées, si l'on ne veut qu'elles deviennent aussi inutiles que ces trésors enfouis dans la terre, & ignorés de leurs possesseurs. On ne peut rien imaginer de plus contraire au bonheur & à la santé de ses enfans, que de les porter à la pusillanimité, en les accoutumant à la mollesse, & de céder, par une cruelle complaisance, à leurs bisarres & tyranniques volontés. A quelles contrariétés n'est pas exposé, pour toute sa vie, un homme qui est accoutumé, dès l'enfance, à voir flatter toutes ses folles imaginations, lorsque, dans le nombre des vœux les plus ardens de son cœur, à peine en verra-t-il un seul s'accomplir, & qu'il sera réduit à murmurer lâche-

ment contre sa destinée, quand il  
 devrait le plus souvent remercier le  
 Ciel de la résistance qu'il oppose à  
 ses vœux insensés ? Il ajouta, avec  
 un mouvement de joie inexprima-  
 ble, qu'Hypolite ne seroit certai-  
 nement pas cet homme malheureux.

M. de Choisi fut frappé de ce  
 discours, & il résolut de conduire  
 son fils au bonheur par la même  
 voie.

Helas ! il étoit trop tard. Narcisse  
 avoit déjà douze ans ; & son ame dès  
 long-tems énervée, étoit hors d'état  
 de soutenir les efforts qui fatiguoient  
 tant soit peu sa foiblesse. Sa mere,  
 aussi foible que lui, supplioit son  
 époux de ne pas tourmenter leur  
 bien-aimé. Son époux, lassé de ces

supplications, abandonna le sage projet qu'il avoit conçu ; & le bien-aimé s'enfonça de plus en plus dans sa funeste mollesse.

Le dépérissement de son corps & la dégradation de son ame augmentèrent dans une égale proportion, jusqu'à ce qu'il eût atteint l'âge de quinze ans. Ses parens l'envoyèrent alors à Paris pour prendre ses grades en Philosophie, & de-là passer à l'étude du Droit. Hypolite devoit entrer dans la même carrière : il suivit son jeune ami.

J'ai oublié de dire qu'Hypolite, dans les diverses connoissances qu'il avoit acquises, n'avoit eu d'autres maîtres que son pere. Narcisse avoit eu autant de maîtres qu'il y a de

connoissances à acquérir ; & il en avoit passablement retenu quelques termes. C'étoit-là le fruit de toutes ses études.

L'esprit d'Hypolite, au contraire, étoit comme un vaste jardin bien aëré, & de toutes parts exposé aux rayons bienfaisans du soleil, où se fécondoient rapidement, par une heureuse culture, les semences qu'on y avoit répandues. Riche déjà d'instructions, il en desiroit avidement de nouvelles. Son application & sa bonne conduite offroient des modèles d'émulation à ses camarades. La douceur de son ame, la vivacité de son esprit, & l'enjouement de son caractère, inspiroient l'attrait le plus vif pour sa société. Tous l'ai-

moient, tous aspiroient à devenir ses amis.

Narcisse, dans les premiers tems, s'étoit fait une joie de loger avec lui. Bientôt, son orgueil humilié de la considération qu'Hypolite avoit acquise, ne put lui permettre d'en être plus long-tems le témoin. Il s'en sépara sur un prétexte frivole.

Livré à lui-même, & blasé dans ses goûts, il soupiroit après le plaisir, & il faisoit inconsidérément tout ce qui paroissoit lui en offrir la trompeuse image.

Je n'entreprendrai point de vous dire combien de fois il eut à rougir de lui-même, & comment, d'étourderie en étourderie, il tomba dans les derniers égaremens. Il vous suf-

fira

ET HYPOLITE. 65

ira de savoir qu'il retourna dans la maison paternelle avec un principe de mort dans le sein, qu'il languit six mois sur un lit de douleur, & qu'il expira dans une cruelle agonie.

Hypolite, tendrement regretté de ses professeurs & de ses camarades, étoit rentré chez ses parens chargé d'un trésor de lumieres & de sagesse. Avec quels transports il fut reçu de sa famille ! O enfans, que c'est une douce chose de se faire aimer, & de sentir au fond de son cœur qu'on est digne de cette bienveillance universelle !

Sa mere s'estimoit la plus heureuse de toutes les femmes. Son pere ne le regardoit qu'avec des yeux baignés de larmes de joie.

66 *NARCISSE, &c.*

Un emploi considérable, qui vint à vaquer dans sa patrie, lui fut conféré d'après le vœu unanime de ses Concitoyens, & satisfit le desir ardent qu'il avoit de se rendre utile à leur bonheur.

Il en jouit comme eux-mêmes & il vit partager ce sentiment généreux à ses parens, qui coulerent dans l'abondance, une vieillesse honorable. Il se plaisoit à leur rendre avec usure, les soins qu'il en avoit reçus. Une épouse belle & vertueuse des enfans semblables à lui, acheverent de combler sa félicité. Lorsqu'on parloit d'un homme heureux & digne de l'être, son nom se présentoit toujours le premier.





## LE PARVENU.

DANS une belle soirée du mois de Septembre, M. de Ruffay sortit de sa maison avec Eugene son fils, & ils tournerent leurs pas vers les riantes campagnes qui environnent les murailles de la ville. L'air étoit doux, le ciel pur; le bruit des eaux, & le frémissement des arbres, portoient à une tendre rêverie. Quelle charmante soirée, s'écria Eugene, dans l'enchantement où le plongeoiient les beautés ravissantes de la nature ! Il pressa la main de son pere, & lui dit : Si vous saviez, mon papa, quels sentimens

agitent mon cœur ! Il se tut un moment, éleva ses regards vers le Ciel ; & les yeux humides de larmes, il s'écria : Je te remercie, mon Dieu, de la douce soirée que tu nous donnes. Ah ! si tout le monde pouvoit en jouir comme moi ! Si tous les hommes étoient aussi joyeux que je le suis en ce moment ! Je voudrois être Roi d'un grand Royaume, pour faire le bonheur de tous mes sujets.

M. de Ruffay embrassa son fils. Mon cher Eugene, lui dit-il, les souhaits bienfaisans que tu viens d'exprimer, sont d'une ame aussi noble que sensible. Mais ton ame ne changeroit-elle pas, si tu changeois de fortune ? Conserverois-tu, dans

ton élévation, les dispositions qui t'animent dans l'état de médiocrité où le Ciel t'a fait naître ?

EUGENE.

Pourquoi me faites-vous cette question, mon papa ? Est-ce qu'on ne peut devenir riche, sans devenir dur & méchant ?

M. DE RUFFAY.

Cela n'arrive pas toujours, mon ami. Il est des Parvenus qui gardent la mémoire de leurs miseres passées, & dans qui ce souvenir excite un sentiment de bienfaisance pour les infortunés. Mais, à la honte du cœur humain, le changement de fortune altere souvent les affections les plus tendres & les plus compa-

tissantes. Tant que nous sommes malheureux, nous croyons que le Ciel impose à tous les hommes le devoir de soulager nos peines : si la main de la Providence écarte de nous le malheur, nous croyons toutes ses vues dans l'univers remplies, & nous ne songeons plus aux misérables qui restent au fond de l'abyme dont elle nous a fait sortir. Nous en avons un exemple dans cet homme qui vient quelquefois me demander des secours, & auquel je ne les donne qu'avec une répugnance dont je me fais un reproche, mais que je ne suis pas le maître de surmonter.

EUGENE.

Effectivement, mon papa, je me

J'ai apperçu que vous lui mettiez  
sèchement votre aumône dans la  
main, sans lui adresser jamais ces  
paroles de consolation que vous  
adrezsez à tous les autres pauvres.

M. DE RUFFAY.

Tu vas voir, mon fils, s'il les  
mérite.

M. Lafargue étoit un Marchand  
Mercier de la place Maubert. Quoi-  
qu'il eût beaucoup de peine à vivre  
des profits de son petit commerce,  
jamais un indigent ne s'étoit pré-  
senté inutilement à sa porte. C'étoit-  
là tous les plaisirs qu'il se permet-  
toit d'acheter, & il se trouvoit heu-  
reux d'en jouir, quoiqu'il ne pût  
s'y livrer de toute l'étendue des  
vœux de son cœur.

Ses affaires l'appellerent un jour à la Bourse. Il vit, dans un coin, plusieurs gros Négocians rassemblés, qui parloient d'entreprises brillantes, & du profit immense qu'ils en attendoient. Ah ! dit-il en lui-même, en poussant un soupir, que ces gens sont heureux ! Si j'étois aussi riche, Dieu fait que je ne le serois pas pour moi seul ; & que les pauvres partageroient mes jouissances. Il rentre chez lui plein de pensées ambitieuses : mais comment son petit commerce pourroit-il remplir ses vastes desirs ? A peine suffisoit-il, malgré sa rigoureuse économie, pour le faire subsister frugalement pendant le long cours de l'année. Je serai toute ma vie au même point, s'écria-t-il ! Il n'y

jour  
coin, a aucune moyen qui puisse me tirer  
de la médiocrité où je languis.

Un Colporteur de loteries se pré-  
sente en ce moment à sa porte, &  
lui propose de s'intéresser dans une  
société de billets. Il saisit avidement  
cette proposition, comme une ins-  
piration de la Fortune; & sans ré-  
fléchir combien sa cupidité pouvoit  
le mettre à la gêne, il place à la  
loterie un louis, le seul qu'il eût  
alors dans son comptoir.

Avec quelle impatience il atten-  
dit les six jours qui devoient encore  
s'écouler jusques au tirage! Tantôt  
il se repentoit d'avoir hasardé si fol-  
lement une mise dont la perte au-  
roit été fort considérable pour lui:  
tantôt il se représentoit les richesses

entrant comme un torrent dans sa maison. Enfin le jour arriva.

EUGENE.

Eh bien, mon papa, gagna-t-il ?

M. DE RUFFAY.

Dix mille francs.

EUGENE.

Ah ! comme il dut sauter de joie !

M. DE RUFFAY.

Il courut aussi-tôt chercher cette somme, la porta chez lui, passa plusieurs jours à la considérer ; & quand il s'en fut bien rassasié : Je peux, dit-il, en tirer un parti plus avantageux qu'une vaine contemplation. Il acheta diverses marchandises, étendit son commerce ; & par son



intelligence & son activité, il eut bientôt doublé son capital.

En moins de dix ans, il étoit devenu un des plus riches particuliers de la ville.

Il faut dire, à sa louange, qu'il avoit été jusqu'alors fidele au vœu qu'il avoit fait, d'associer les pauvres à son aisance. Il se souvenoit, sans rougir, de son premier état, à la vue d'un homme malheureux ; & ce souvenir n'étoit jamais sans fruit pour celui qui le rapelloit à sa mémoire. Porté peu-à-peu dans des sociétés brillantes, il y prit le goût du luxe & des dissipations. Il acheta aux portes de la ville une maison superbe, avec de vastes jardins ; & sa vie devint un cercle d'amusemens

& de plaisirs. Les fantaisies les plus dispendieuses ne lui coutoient rien à satisfaire. Il ne tarda guere à s'apercevoir qu'elles avoient fait une breche considérable à sa fortune. Le commerce qu'il avoit abandonné, pour se livrer tout entier à ses jouissances, ne lui fournissoit plus les moyens de la réparer. D'un autre côté, l'habitude de la mollesse, & un vil sentiment de vanité, ne lui permettoient pas de rabattre de ses dépenses. J'en aurai toujours assez pour moi, se dit-il secrettement ; que les autres songent à se pourvoir à eux-mêmes. Son cœur, endurci par cette résolution, fut dès-lors fermé à tous les malheureux. Il entendoit autour de lui les cris de la misere, comme

On entend gronder la tempête, à l'abri de ses fureurs. Des amis qu'il avoit jusqu'alors soutenus, vinrent solliciter de nouveaux secours. Il les repoussa durement. N'ai-je donc amassé mes biens, leur dit-il, que pour les disperser sur vous ? Faites comme moi, vous pourrez vous suffire. Sa mere, à qui il avoit retranché la moitié de sa pension, vint le prier de lui donner un asyle dans un coin de son hôtel, pour y finir ses vieux jours. Il eut la barbarie de la refuser ; & il la vit, d'un œil sec, mourir dans le désespoir. Ce crime ne demeura pas long-tems impuni. La débauche dans laquelle il étoit plongé, épuisa bientôt toutes ses richesses, & lui ôta les forces néces-

faibles pour gagner sa subsistance par son travail. Il fut réduit à l'état de mendicité où tu le vois. Il cherche aujourd'hui son pain de porte en porte ; & il est l'objet du mépris & de l'indignation de tous les gens de bien.

EUGENE.

Ah ! mon papa, puisque la fortune peut rendre si méchant, je veux rester comme je suis.

M. DE RUFFAY.

Mon cher Eugene, je fais le même vœu pour ton bonheur ; mais si le Ciel te destine à un état plus élevé, qu'il te laisse toujours la noblesse & la générosité de ton ame. Pense souvent à l'histoire que je viens

de te raconter. Apprends, par cet exemple, qu'on ne peut goûter un véritable bonheur, sans être sensible à l'infortune ; que le devoir de l'homme puissant est d'adoucir les peines du foible, & qu'il peut être plus heureux par la joie intérieure qu'il trouve à le remplir, que par l'éclat de son faste & de ses jouissances.

Le soleil alloit descendre sous l'horison, & ses derniers feux faisoient briller d'un vif éclat les nuages qui paroissoient former des rideaux de pourpre autour de sa couche. Toute la nature respiroit le calme & la fraîcheur. Les oiseaux, en répétant leurs dernières chansons, ranimoient leurs voix mélodieuses. Le feuillage

des arbres sembloit, par un doux murmure, se mêler à leurs concerts. Tout inspiroit un sentiment de joie & de plaisir ; mais Eugene & son pere, au lieu de ce ravissement qu'ils avoient d'abord éprouvé, ne rentrèrent chez eux qu'avec un sentiment profond de mélancolie.

LA LEVRETTE  
*ET LA BAGUE.*

DRAME EN DEUX ACTES.

N<sup>o</sup> IX.

F

---

## PERSONNAGES.

M. DE CALVIERES.

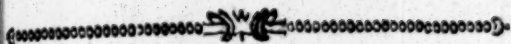
SE'RAPHINE, *sa Fille.*

EUSTACHE, *son Fils.*

LE'ON,        }  
RUFIN,        } *Amis d'Eustache.*

*La Scene est dans l'appartement  
de M. de Calvieres.*





LA LEVRETTE

ET LA BAGUE.

DRAME EN DEUX ACTES.

ACTE I.

SCENE I.

SE'RAPHINE (*seule*).

AH ! ma chere Diane ! je ne saurois plus, sans toi, faire un seul point de broderie. C'étoit là, dans cette petite corbeille, que tu étois

F 2

couchée à mon côté, pendant mon travail. Quelle joie pour nous deux, lorsque tu te réveillais ! Tu courais, en secouant ton grelot, sous le sofa, sous les chaises & sous la table ; puis tu sautois de fauteuil en fauteuil. Combien tu paroissais heureuse, quand je te prenois dans mon sein ! Comme tu me léchois les mains & les joues ! comme tu me caressais ! Oh ! quel chagrin ce seroit pour moi de ne plus te revoir ! Ce n'est pas ma faute, c'est cet étourdi. . . .

SCENE II.

SE'RAPHINE, EUSTACHE.

EUSTACHE (*qui a entendu les derniers mots*).

Je vois qu'il est ici question de moi.

SE'RAPHINE.

Et de qui feroit-ce donc ? Si tu ne t'étois pas obstiné à la prendre hier en sortant, elle ne feroit pas perdue.

EUSTACHE.

Cela est vrai ; & j'en souffre bien autant que toi. Mais que puis-je y faire à présent ?

SÉRAPHINE.

Ne t'avois-je pas prié de me la laisser ? Mais tu ne pouvois faire un pas, sans l'avoir sur tes talons.

EUSTACHE.

J'en conviens. J'avois tant de plaisir, lorsqu'elle m'accompagnoit, quand je la voyois aller tantôt devant, tantôt derriere moi ! Quelquefois elle s'échappoit, comme si je la poursuivois ; puis elle revenoit, de toutes ses jambes, se jeter, en caracolant, dans les miennes.

SÉRAPHINE.

Tu devois donc y faire plus d'attention.

EUSTACHE.

Oui, je l'aurois dû. Mais comme

ET LA BAGUE. 87

elle étoit accoutumée à s'éloigner & à revenir d'elle-même, fans que j'eusse besoin de l'appeller, je croyois . . . .

SE'RAPHINE.

Tu croyois ? . . . Tu ne doutes jamais de rien ; & voilà pourquoi Diane est perdue.

EUSTACHE.

Une autre fois, ma sœur, je te promets . . . .

SE'RAPHINE.

Oui, une autre fois, quand nous n'avons plus rien à perdre. Je n'ai pu dormir un quart-d'heure tranquille de toute la nuit. Je n'ai fait que rêver à elle. Il me sembloit l'entendre m'appeller de loin, en

jappant. Je courois du côté d'où paroissent venir ses cris. Je me réveillais, & je me trouvois seule. Ah ! je suis sûre qu'elle est aussi bien triste de son côté.

EUSTACHE.

Cela me fait doublement de la peine, ma petite sœur, en voyant tes regrets. Si je pouvois la ravoïr pour tout ce que je possède !

SE'RAPHINE.

Tu m'affliges encore plus. Mais ne fais-tu pas au moins dans quel endroit tu l'as égarée ? On pourroit s'informer chez toutes les personnes du quartier.

EUSTACHE.

Je parierois qu'elle m'a suivi jus-

## ET LA BAGUE. 89

ques dans notre rue, & même tout près de la maison. Comme elle va furetant dans toutes les allées, il faut qu'on l'ait retenue, en fermant la porte sur elle.

### SÉRAPHINE.

Oui, je crois que cela est comme tu dis ; car elle seroit revenue à son gîte. Elle en fait bien le chemin.

### EUSTACHE.

Léon, qui étoit alors avec moi, m'a protesté qu'il l'avoit vue un instant avant qu'elle ne se perdit. C'est lui qui en est cause. Il faisoit de si drôles de polissonneries, que j'ai oublié un moment de prendre garde à Diane.

SE'RAPHINE.

Il auroit bien dû au moins t'aider à la chercher.

EUSTACHE.

C'est ce qu'il a fait aussi tout hier au soir, & encore aujourd'hui de bonne heure. Nous avons parcouru toutes les places & tous les carrefours. Nous avons visité la halle, & tous les marchés. Nous sommes allés chez tous nos amis, chez tous les gens de notre connoissance, nous n'en avons eu aucunes nouvelles. Je n'ose te regarder, ma sœur. Te dois être bien en colere contre moi.

SE'RAPHINE (*lui tendant la main*).

Je ne suis plus fâchée ; ton intention n'étoit pas de me faire de



ET LA BAGUE. 91

peine ; & tu es toi-même si affligé !  
Mais j'entends quelqu'un sur l'escalier. Vois qui c'est.

---

SCENE III.

SÉRAPHINE, EUSTACHE,  
LÉON.

LÉON (*ouvrant la porte*).

C'EST moi, c'est moi, mon ami.  
Bonjour, Mademoiselle Séraphine.

SÉRAPHINE.

Bonjour, Monsieur Léon.

LÉON.

Je suis à la piste de Diane, &  
j'espère bientôt . . .

SÉRAPHINE.

Que dites-vous ? La retrouver ?

LÉON.

Ecoutez un peu. Vous savez cette  
vieille qui est au coin de la rue  
& qui vend du pain d'épice & des  
marrons ?

SÉRAPHINE.

Comment ! elle a ma chienne ?

LÉON.

Non, non ; c'est une honnête  
femme, & la meilleure de mes  
amies. Tu fais bien, Eustache, que  
Diane vouloit aussi, l'autre jour,  
faire connoissance avec elle, en met-  
tant les deux pattes de devant  
sur sa table, & en flairant ses bis-  
cuits ?

EUSTACHE.

Hélas ! oui. Cette gentillese ne  
ni réussit guere. Elle n'y gagna  
un bon coup de gant fourré sur  
musseau.

SE'RAPHINE.

Laissons cela ; achevez, achevez,  
Monsieur Léon.

LE'ON.

Eh bien, tout à l'heure, en allant  
déjeuner à sa boutique, je lui ai ra-  
conté notre malheur. Quoi ! m'a-t-  
elle dit, cette petite doguine ? . . .

SE'RAPHINE.

Doguine, Monsieur Léon ? N'ap-  
pellez pas ainsi ma Diane ; j'ai-  
merois mieux ne pas en entendre  
parler.

L'E'ON.

Je ne fais que vous rapporter ses paroles. Cette petite doguine, m'a-t-elle dit, qui appartient à ce joli petit Monsieur qui est de vos amis ? Oui, lui ai-je répondu ! Eh bien ! a-t-elle repris, vous connoissez un autre petit Monsieur, qui demeure là-bas, à ce grand balcon ? C'est lui qui l'a détournée.

EUSTACHE.

Comment ? ce feroit Rufin ?

L'E'ON.

Ne te souviens-tu pas qu'il étoit arrêté hier à la boutique de cette vieille, lorsque nous passâmes, & qu'il ne fit pas semblant de nous

*ET LA BAGUE.* 95

oir, de peur d'être obligé de nous  
ffrir de ses marrons ?

EUSTACHE.

Cela est vrai , je me le rappelle  
présent.

LE'ON.

Eh bien, lorsque nous fûmes éloi-  
nés de quelques pas, il appella  
Diane qui nous suivoit, lui pré-  
senta un marron, dans lequel il  
voit mordu ; & lorsque la pauvre  
ête ne songeoit qu'à se régaler,  
il la saisit, la ferra sous son bras,  
& l'emporta à sa maison. C'est la  
bonne femme qui m'a dit tout ce  
manège.

SE'RAPHINE.

O le méchant ! Mais, enfin, nous

savons où elle est. Mon frere, tu n'as qu'à y aller tout de suite.

LE'ON.

Je crains bien qu'il ne l'y trouve plus. Rufin ne l'a prise que pour la vendre, comme il fait de ses livres, & de tout ce qu'il peut attraper chez son pere. Il est capable de tout. Nous avons joué l'autre jour à la paume ; il a triché.

EUSTACHE.

Que me dis-tu ? J'y cours à l'instant.

LE'ON.

Tu ne le trouverois pas chez lui. J'en viens : il étoit parti.

SÉRAPHINE.

Il a peut-être fait dire qu'il n'y étoit pas.

LE'ON.

LE'ON.

Non ; j'ai parcouru toute la maison. J'ai dit à une servante que j'étois venu proposer à son maître une revanche qu'il me doit à la paume, & que j'allois l'attendre chez vous.

SE'RAPHINE.

Il n'osera jamais se présenter devant nos yeux, s'il est vrai qu'il ait pris Diane.

LE'ON.

Oh ! vous ne connoissez pas son effronterie. Il y viendra tout exprès pour détourner les soupçons ; mais je vais vous le démasquer.

SE'RAPHINE.

Il faut agir avec prudence, &  
N° IX.

G

le questionner adroitement pour  
lui faire avouer son secret.

LE'ON.

Tenez, toute l'adresse est de lui  
faire voir, au premier mot, qu'il  
est un fripon, & un voleur.

EUSTACHE.

Non, non, mon ami, cela ne ser-  
viroit qu'à faire une querelle ; & mon  
papa ne veut pas qu'il y en ait dans  
sa maison. Des paroles de douceur  
seront peut-être plus propres à le  
toucher, que des reproches violens.

SE'RAPHINE.

Peut-être aussi ne fait-il pas que  
la petite chienne nous appartient ?

LE'ON.

Bon ! ne la voit-il pas tous les



*ET LA BAGUE.* 99

jours sortir avec votre frere? Il a joué cent fois avec elle, & il la dérobe aujourd'hui pour la vendre. Voilà bien de ses traits.

EUSTACHE.

Chut! le voici.

---

*S C E N E IV.*

SE'RAPHINE, EUSTACHE,  
LE'ON, RUFIN.

RUFIN.

ON m'a dit, Léon, que tu étois venu me demander pour une revanche à la paume. Je suis prêt à te la donner. Ah! bonjour, Eustache.

Votre serviteur très-humble, Mademoiselle.

SE'RAPHINE.

Vous allez vous divertir, Monsieur Rufin. Rien ne vous chagrine ; & nous, nous restons ici à nous désoler.

RUFIN.

Quel est donc le sujet de votre peine ?

SE'RAPHINE.

Notre petite levrette, que nous avons perdue.

RUFIN.

Ah ! c'est bien dommage ! Elle étoit gentille vraiment. Le corps gris-de-cendre, la poitrine, les pattes & la queue blanches, avec

*ET LA BAGUE.* 101

de petites taches noires par-ci, par-là. Elle vaut deux louis, comme un liard.

SE'RAPHINE.

Vous vous la remettez si bien ! Ne pourriez-vous pas nous aider à la retrouver ?

RUFIN.

Est-ce que je suis inspecteur des chiens ? ou m'avez-vous donné le vôtre à garder ?

EUSTACHE.

Ma sœur n'a pas voulu te fâcher, mon ami.

SE'RAPHINE.

Mon Dieu, non. Ce n'étoit qu'une petite question d'amitié. Vous demeurez dans notre voisinage. C'est

ici tout près qu'elle s'est perdue.  
J'ai pensé que vous auriez pu nous  
en donner des nouvelles.

LE'ON.

Certainement, on ne pouvoit pas  
mieux s'adresser.

RUFIN.

Que voulez-vous dire par-là,  
Monsieur Léon ?

LE'ON.

Ce que vous devez entendre en-  
core mieux que moi-même, quoi-  
que je sois parfaitement instruit.

RUFIN.

Si ce n'étoit par considération  
pour Mademoiselle. . . .

LE'ON.

Rendez-lui graces vous-même de

ce que je ne vous châtie pas de  
votre impudence.

EUSTACHE (*écartant Léon*).

Doucement donc, mon ami, ou  
notre chienne est perdue.

SE'RAPHINE (*retenant Rufin*).

Si, comme vous le dites, vous  
avez quelque considération pour  
moi, Monsieur Rufin, faites-moi  
la grace de m'écouter attentive-  
ment, & de me répondre par un  
oui, ou un non.

LE'ON.

Et sans barguigner.

SE'RAPHINE.

N'avez-vous point notre levrette ?  
ou ne savez-vous pas où elle est ?

RUFIN (*déconcerté*).

Moi, moi? votre levrette?

LE'ON.

Vous vous troublez, vous l'avez.  
Aussi bien j'en fais toutes les circonstances. Vous l'avez prise en traître, en l'affriandant d'un marron.

RUFIN.

Qui vous a dit cela?

LE'ON.

Qui vous a vu faire.

SE'RAPHINE.

Je vous le demande en grace,  
Monsieur Rufin, cela est-il vrai,  
ou faux?

RUFIN.

Et quand j'aurois régaté votre

*ET LA BAGUE.* 105

chienne de marrons, quand je l'aurois prise un moment pour la caresser, s'ensuit-il que je l'aie, ou que je sache ce qu'elle est devenue ?

SE'RAPHINE.

Nous ne le disons pas non plus. Nous vous demandons seulement si vous ne savez pas où elle est dans ce moment-ci ?

EUSTACHE.

Ou si, par espiéglerie, tu ne l'aurois pas gardée cette nuit chez toi, pour nous mettre un peu en peine, & nous causer ensuite le plus grand plaisir ?

RUFIN.

Est-ce que vous prenez ma maison pour une auberge de chiens ?

LE'ON.

Il faut être bien effronté!

RUFIN.

Ce n'est pas à vous que j'ai à faire. Soyez, tant qu'il vous plaira, l'avocat des levrettes, je n'ai rien à vous répondre.

LE'ON.

Parce que je vous ai confondu.

SE'RAPHINE.

Doucement, Monsieur Leon; il faut que vous vous soyez trompé. Je ne puis soupçonner M. Rufin de tant de bassesse, que s'il avoit trouvé notre chienne, il voulût la garder.

EUSTACHE.

S'il avoit perdu quelque chose,



*ET LA BAGUE.* 107

& que je pusse lui en donner des indices, je me ferois une joie de les lui procurer. Ainsi, il ne doit pas s'offenser de nos questions.

RUFIN.

J'en suis très-offensé, & je vais m'en plaindre à votre pere.

LE'ON.

Venez plutôt chez la Marchande de marrons, qui vous accuse. Je vous y accompagne.

RUFIN.

C'est bon à vous d'en croire les caquets de femmes du peuple, & non à moi.

LE'ON.

Les femmes du peuple ont des

yeux & des oreilles ; & tant qu'il s'agira d'honnêteté, je m'en rapporterai plutôt à elles qu'à vous.

RUFIN.

Je ne souffrirai pas cette insulte ; & vous me la paierez.

*(Il sort).*

S C E N E V.

SE'RAPHINE, EUSTACHE,  
LE'ON.

LE'ON.

VOILA un menteur bien impudent ! Je gagerois ma tête qu'il a la chienne. N'avez-vous pas vu comme il avoit l'air embarrassé, quand

*ET LA BAGUE.* 109

lui ai dit positivement qu'il  
avoit ?

SE'RAPHINE.

Je ne puis le croire encore ; ce  
seroit aussi trop coquin.

LE'ON.

Vous ne pouvez le croire, parce  
que vous avez une ame si belle ;  
mais de sa part, je crois toutes les  
coquiseurs.

SE'RAPHINE.

Je conviendrai toujours qu'il est  
bien grossier de n'avoir pas répondu  
poliment à nos questions.

LE'ON.

Si vous n'aviez pas été là, je l'au-  
rois un peu secoué par les oreilles.

EUSTACHE.

Bon ! il est plus grand que toi  
de toute la tête.

LÉON.

Quand il le seroit deux fois plus ;  
je parie qu'il est sans courage. N'a-  
vez-vous pas observé qu'il de-  
venoit plus impudent, à mesure  
que nous étions plus polis, & qu'il  
prenoit un ton plus honnête à me-  
sure que je lui ferois le bouton ?  
Mais je vais le suivre, & j'irai lui  
prendre Diane, en quelque endroit  
qu'il l'ait mise.

SÉRAPHINE.

Votre peine seroit inutile, Mon-  
sieur Léon. Encore une fois, je ne  
puis le croire. Nous demeurons

ET LA BAGUE. 111

trop près l'un de l'autre pour qu'il  
ait pu espérer de nous cacher son  
vol.

EUSTACHE.

Pourvu qu'il n'aille pas la tuer,  
s'il l'a prise, de peur d'être con-  
vaincu de mensonge !

LE'ON.

Il ne la tuera pas, mon ami ;  
c'est pour la vendre qu'il l'a dé-  
robée.

SE'RAPHINE.

O mon Dieu ! quelle idée avez-  
vous donc de lui ?

LE'ON.

Celle que je dois avoir ; & je  
vais vous en convaincre.

(Il sort) :

---

*SCENE VI.**SE'RAPHINE, EUSTACHE.**EUSTACHE.*

*LE'ON* prend aussi trop. vivement les choses. Il fait une grande bataille du moindre différend. S'ils ont à se chamailler, je suis bien aise que ce ne soit pas ici.

*SE'RAPHINE.*

Nous aurions été joliment tan-  
cés par notre papa ! *Léon* a, je  
crois, un caractère officieux ; mais  
je suis fâchée qu'il ait encore plus  
envie de se venger que de nous  
servir,

*EUSTACHE.*

EUSTACHE.

Il ne demande qu'à se fourrer dans toutes les querelles, & il nous a fait plus de tort que de bien. S'il est vrai que Rufin ait dérobé Diane, il me l'auroit plutôt rendue pour de bonnes paroles, que pour des menaces. Mais voici mon papa.

---

SCENE VII.

M. DE CALVIERES, SE'RAPHINE, EUSTACHE.

M. DE CALVIERES.

QU'AVEZ-VOUS donc fait à Rufin? Il est venu tout échauffé me

Nº. IX.

H

trouver dans mon appartement. Il se plaint beaucoup de vous, & surtout de Léon. Il dit que vous l'accusez de vous avoir dérobé Diane. Est-ce qu'elle est perdue ?

EUSTACHE.

Hélas ! oui, mon papa. Je n'ai pas voulu vous le dire, parce que j'espérois, à chaque instant, la retrouver. C'est moi qui l'ai égarée hier au soir.

SE'RAPHINE.

Ah ! vous ne sauriez imaginer combien je la regrette. J'ai pleuré toute la nuit de ne pas la sentir à mes côtés.

M. DE CALVIERES.

Heureusement, ce n'est qu'un



ET LA BAGUE. 115

chien. On fait tous les jours, dans la vie, des pertes plus importantes. Il faut s'accoutumer, de bonne heure, à les soutenir. Mais, toi, (*à Eustache*) que n'y faisois-tu plus d'attention ?

EUSTACHE.

Vous avez raison, mon papa, c'est ma faute. J'aurois dû la laisser à la maison, ou ne pas la perdre de vue, puisque je m'en chargeois. Cela me fait sur-tout de la peine par rapport à ma sœur, parce que Diane lui appartenait encore plus qu'à moi.

SE'RAPHINE.

Oh ! je ne saurois en prendre de l'humeur contre mon frere. Je lui

ai fait quelquefois de la peine sans le vouloir, & il me l'a pardonné.

M. DE CALVIERES.

Embrasse-moi, ma fille. J'aime à voir que tu fais supporter un malheur avec courage : mais j'aime bien plus encore à te voir, dans tes chagrins, sans aigreur contre celui qui te les cause.

SÉRAPHINE.

Mon pauvre frere est assez puni de sa négligence. Diane lui étoit aussi chere qu'à moi ; elle faisoit tous ses plaisirs. Il a encore de plus le regret de causer ma peine.

M. DE CALVIERES.

Conservez toujours ces sentimens l'un pour l'autre, mes chers enfans.

Prenez-les pour tous vos semblables ; ils sont aussi vos freres. Je connois des personnes, qui, pour une pareille bagatelle, auroient chassé un honnête domestique de leur maison.

*SÉRAPHINE.*

Oh ! que le Ciel m'en préserve ! Préférer un chien à un domestique, une créature sans raison à une personne de notre espece !

*M. DE CALVIERES.*

Pourquoi tous les hommes ne font-ils, comme toi, ma chere fille, cette différence ? On n'en verroit pas qui aimeroient mieux voir souffrir la faim ou le froid à un pauvre enfant, qu'à leur chien favori ; qui pleurent sur une indisposition de

leur épagneul, & qui voient, sans pitié, le sort d'un malheureux orphelin abandonné de toute la nature.

SE'RAPHINE.

Oh ! mon papa !

M. DE CALVIERES.

En récompense du sentiment qui t'arrache ce soupir généreux, je te promets, ma fille, une chienne aussi jolie que celle que tu as perdue, si tu as le malheur de ne pas la retrouver.

SE'RAPHINE.

Non, mon papa, je vous en remercie. J'ai trop souffert de la perte de Diane. Si elle ne revient pas, je n'en veux plus d'autre. Je ne

veux pas m'exposer davantage aux mêmes chagrins.

M. DE CALVIERES.

Tu vas trop loin, ma chere Séraphine. Nous devrions donc renoncer au plus doux plaisir de la vie, en craignant de nous choisir un ami, parce que la mort ou l'absence pourroit un jour nous en séparer ? Si tu compares le plaisir que Diane, depuis qu'elle est née, t'a fait sentir par son attachement, avec le chagrin passager que te cause sa perte, tu verras que le premier excède de beaucoup le second. Rien n'est plus naturel que de prendre de l'attachement pour une charmante petite bête comme

Diane, & ce seroit même, de ta part, un trait d'ingratitude ....

SE'RAPHINE.

Oui, si je cessois de penser à elle, parce qu'elle n'est plus là pour me caresser.

M. DE CALVIERES.

Ce qui me console un peu dans ce malheur, c'est la force que tu dois en retirer, pour en soutenir, s'il le faut, de plus grands. Tout ce que nous possédons sur la terre peut échapper de nos mains avec la même rapidité ; & il est sage de s'accoutumer, de bonne heure, aux privations les plus sensibles. Mais, pour en revenir à notre premier sujet, vous avez donc maltraité Rufin ?

SE'RAPHINE.

Ce n'est pas nous, mon papa ; nous ne lui avons parlé qu'avec douceur. C'est Léon qui l'a poussé un peu vivement.

M. DE CALVIERES.

Et qu'elle a été sa réponse ?

EUSTACHE.

Il s'est assez mal défendu. Il a été même tout décontenancé à la première question.

SE'RAPHINE.

Mais vous, mon papa, croyez-vous qu'il pût être assez effronté pour nier d'avoir pris ma levrette, s'il l'a effectivement dérobée ?

M. DE CALVIERES.

Je ne puis rien affirmer là-dessus ;

cependant ce trouble ne vient pas d'une conscience bien pure. Au reste, pour n'avoir rien à nous reprocher au sujet de Diane, il faut la réclamer, dès demain, dans les annonces publiques.

EUSTACHE.

Mais, mon papa, si elle est réellement en son pouvoir, ce soin devient inutile.

M. DE CALVIERES.

Il peut ne pas l'être. Un chien demande à être nourri : & ce n'est pas un animal si petit & si tranquille, qu'on puisse le cacher aux yeux de tout le monde. Il se trouvera peut-être dans sa maison quelqu'un d'assez honnête pour nous en



donner des nouvelles. Je ne veux faire aucune démarche auprès de son pere ; je connois trop sa grossièreté. D'ailleurs, il est piqué contre moi de ce que je vous ai défendu une liaison étroite avec son fils. Il faut attendre l'effet de nos réclamations.

SE'RAPHINE.

J'en espérerois quelque chose, si je pouvois promettre une récompense à celui qui me rapporteroit la chienne.

M. DE CALVIERES.

C'est moi qui me charge de ce point. Viens Eustache, je vais dans mon cabinet dresser le signalement de Diane ; & tu le porteras au bureau des petites affiches.

SE'RAPHINE.

Oh ! quelle joie ce seroit pour  
la pauvre petite bête & pour moi,  
de nous revoir !

*Fin du premier Acte.*

ACTE II.

---

SCENE I.

EUSTACHE (*entrant dans le salon,  
en sautant de joie*).

MA sœur ! ma sœur !

---

SCENE II.

EUSTACHE, SÉRAPHINE

(*Accourant d'un autre côté*).

SÉRAPHINE.

QU'EST-CE donc ? T'e voilà bien  
joyeux ? Est-ce que Diane est re-  
trouvée ?

EUSTACHE.

Diane ? Oh ! je suis bien plus heureux ! Tiens, regarde ce que j'ai trouvé au coin de notre porte.

*(Il lui donne un étui de bague).*

SE'RAPHINE *(ouvrant l'étui).*

O la belle bague ! Mais la pierre du milieu, où est-elle ?

EUSTACHE.

Elle s'étoit apparemment détachée. La voici dans un papier. Regarde ce diamant au grand jour. Vois comme il brille ! Celui de mon papa n'est pas si gros.

SE'RAPHINE.

Je plains bien celui qui l'a perdu.

EUSTACHE.

C'est encore plus triste que de  
perdre une levrette.

SE'RAPHINE.

Oh ! je ne fais pas. Ma petite  
Diane étoit si jolie ! elle nous ai-  
moit tant ! Nous l'avions vu naître.  
Ah ! quand je pense à la joie que  
nous avions de la voir profiter tous  
les jours, de lui faire des caresses,  
de recevoir les siennes ! La plus  
belle bague à mon doigt, ne m'au-  
roit jamais donné tant de plaisirs.

EUSTACHE.

Mais de cette bague, tu pourrois  
acheter cent levrettes comme elle.

SE'RAPHINE.

Ce ne seroit pas la mienne. Ce-

lui qui a perdu la bague, en a d'autres peut-être ; & moi, je n'avois que ma Diane. Je suis bien plus à plaindre que lui.

EUSTACHE.

Elle doit appartenir à un homme riche. Les pauvres n'ont pas de ces bijoux.

SE'RAPHINE.

Cependant, si c'étoit un malheureux domestique qui l'eut perdue, en la portant au Jouaillier ! Si c'étoit le Jouaillier lui-même ! Le diamant détaché me le fait craindre. Quel malheur ce seroit pour ces honnêtes gens !

EUSTACHE.

Tu as raison. Tiens, me voilà  
à présent

à présent tout fâché de ma trou-  
vaille. Il faut aller consulter notre  
papa. Bon, le voici qui vient.

---

SCENE III.

M. DE CALVIERES, EUS-  
TACHE, SE'RAPHINE.

M. DE CALVIERES.

EH bien, l'article de ta chienne  
para-t-il dans les affiches de demain ?

EUSTACHE.

Mon papa, je ne suis pas encore  
allé au bureau. Voyez ce qui m'a  
retenu ; c'est une bague que j'ai  
trouvée.

*(Il lui donne l'étui).*

M. DE CALVIERES.

Voilà un superbe diamant !

EUSTACHE.

N'est-il pas vrai ? Il vaut bien la peine qu'on oublie un moment une petite chienne.

M. DE CALVIERES.

Oui, s'il t'appartenoit. Est-ce que tu te proposes de le garder ?

EUSTACHE.

Mais, si personne ne le réclame ?

M. DE CALVIERES.

Quelqu'un te l'a-t-il vu ramasser ?

EUSTACHE.

Non, mon papa.

SE'RAPHINE.

Pour moi, je n'aurois pas de



repos avant de savoir à qui il appartient.

EUSTACHE.

Que le maître se montre, la bague ne restera pas sûrement entre mes mains! Fi donc! Ce seroit comme si je l'avois volée. Il faut rendre à chacun ce qui est à lui.

M. DE CALVIERES.

Tu ne feras peut-être pas alors si joyeux?

EUSTACHE.

Pourquoi donc, mon papa? Je vous avouerai que je n'ai d'abord pensé qu'à mon bonheur de trouver un si beau bijou. Je le regardois déjà comme mon bien. Mais ma sœur m'a fait sentir quelle de-

voit être la peine de celui qui l'a perdu. Je me réjouirai bien plus encore de finir son chagrin, que de garder cette bague, qui me feroit rougir toutes les fois que j'y jetteroïs les yeux.

SE'RAPHINE.

Il y a tant de plaisir à soulager ceux qui souffrent ! Aussi, je ne puis me figurer que Rufin, ou quelque autre, soit assez méchant pour retenir ma Diane, quand il saura combien je la regrette.

M. DE CALVIERES (*les embrassant*).

Ames pures & innocentes ! O mes enfans ! combien je me réjouis d'être votre pere ! Nourrissez & for-

*ET LA BAGUE.* 133

tifiez tous les jours dans vos cœurs ces sentimens généreux. Ils feront votre bonheur & celui de vos semblables.

SE'RAPHINE.

Vous nous en donnez l'exemple, mon papa ; comment pourrions-nous sentir différemment ?

EUSTACHE.

Oh ! je vais montrer ma trouvaille à tout le monde ; & je cours faire annoncer tout à la fois, dans les affiches, que nous avons perdu une levrette, & trouvé une bague.

M. DE CALVIERES.

Doucement, mon fils. Il y a des précautions à prendre. Il pourroit se trouver des gens qui voudissent

s'approprier la bague, sans qu'elle leur appartînt.

SE'RAPHINE.

Oh, je serois aussi fine qu'eux. Je leur demanderois d'abord comment elle est faite; & je ne la rendrois qu'à celui qui me le diroit bien exactement.

M. DE CALVIERES.

Ce moyen n'est pas encore trop sûr. On peut l'avoir vue au doigt de celui qui l'a perdue, & venir ici, avant lui, la réclamer.

SE'RAPHINE.

Je vois que vous en savez plus que nous, mon papa.

M. DE CALVIERES.

L'objet est d'un assez grand prix

pour qu'on fasse toutes les recherches propres à le faire retrouver. Ainsi, il faut attendre.

EUSTACHE.

Et si l'on ne songe pas à ce moyen ?

SE'RAPHINE.

Nous y avons pensé pour Diane : on s'en avifera bien pour un diamant.

M. DE CALVIERES.

En attendant, je le garde entre mes mains ; & vous, gardez-vous d'en parler à personne au monde.

## SCENE IV.

EUSTACHE, SE'RAPHINE.

EUSTACHE.

C'EST pourtant bien triste de ne pouvoir parler, lorsqu'on a des choses agréables à dire. J'aurois eu tant de plaisir de montrer ma bague à tous les passans !

SE'RAPHINE.

Et pourquoi donc, puisque tu ne peux, ni ne veux la garder ? Il n'y a pas grand mérite à trouver au pied d'une borne quelque chose de précieux.

EUSTACHE.

Cela est vrai, mais ce que je te dis est bien vrai aussi.

SE'RAPHINE.

On reproche aux femmes de ne savoir pas se taire. Voyons qui de nous deux fera le plus discret.

EUSTACHE.

De peur que mon secret ne cherche à s'échapper, je vais ne m'occuper que de Diane ; & je cours au bureau des affiches donner son portrait.

SE'RAPHINE.

Va, va, mon frere, & ne perds pas un moment. Mais que nous veut Léon ?

SCENE V.

SE'RAPHINE, EUSTACHE,  
LE'ON.

LE'ON (*à Eustache, qui veut sortir*).

Où vas-tu donc, mon ami ?

EUSTACHE.

J'ai des affaires très-pressées.

LE'ON.

Oh ! avant de t'en aller, il faut  
que tu écoutes une histoire que j'ai  
à te faire. C'est à mourir de rire.  
(*Il rit*). Ha, ha, ha, ha !

EUSTACHE.

Je n'ai pas le tems de m'égayer.



LE'ON (*le retenant*).

Oh ! tu t'égayeras, malgré toi.  
Ecoute, écoute seulement Nous  
sommes bien vengés.

SÉRAPHINE.

Vengés ? Et de qui ?

LE'ON.

De Rufin. Il a perdu la bague de  
son pere. (*Il rit*). Ha, ha, ha, ha !

(*Eustache & Séraphine se re-  
gardent d'un air de surprise*).

SÉRAPHINE.

La bague de son pere ?

LE'ON.

Oui, vous dis-je. Il la lui avoit  
donnée ce matin à porter au Jouail-

lier, pour remettre le diamant du milieu, qui s'étoit détaché.

*(Eustache pousse du coude Séraphine. Elle lui fait signe de se taire).*

Il l'avoit encore, lorsqu'il est venu ici. Mais comme il s'en est allé en trépignant de colere, l'étui de la bague sera tombé de sa poche dans ses mouvemens.

SE'RAPHINE.

Et l'avez-vous vu depuis sa perte ?  
Quel air a-t-il ?

LE'ON.

L'air d'un déterré.

EUSTACHE.

Ah ! ma sœur !

SE'RAPHINE *(lui imposant silence)*.

Ecoute donc jusqu'au bout, mon

ET LA BAGUE. 141

frere. (*A Léon*). Son pere en est-il instruit ?

LE'ON.

Il s'est encore jetté dans un nouvel embarras, par un gros mensonge. Lorsque son pere lui a demandé s'il avoit remis la bague au Jouaillier, il lui a répondu effrontément qu'il l'avoit remise.

SE'RAPHINE.

Le pauvre malheureux !

LE'ON.

Vous le plaignez, je crois ?

EUSTACHE.

Ah ! il est bien digne de pitié !

LE'ON.

De pitié ? J'aurois voulu que

vous vissiez comme je me moquais de lui.

SE'RAPHINE.

Que trouviez-vous donc là de plaisant ?

LE'ON.

Comment, vous ne le sentez pas ? Il falloit le voir courir de boutique en boutique, pour avoir des nouvelles de sa bague, & s'accrocher à tous les passans. Je le suivois, pour jouir de son embarras. Il revenoit à moi : Ne l'as-tu pas trouvée ? N'en as-tu rien entendu dire ? Que m'importe ? lui répondois-je. Est-ce que je suis gardien de vos bagues ? — Si tu favois combien elle vaut ! — Tant mieux pour celui

qui l'a trouvée. — Et mon pere, que dira-t-il? — C'est d'un bâton qu'il vous parlera.

SE'RAPHINE.

Fi, Monsieur Léon! c'est bien cruel de votre part.

LE'ON.

Il n'a pas eu plus de compassion pour vous.

EUSTACHE.

Est-ce qu'il faut être méchant, même envers ceux qui le sont?

LE'ON.

Oh la vengeance est douce, & je ne fais pas m'attendrir pour ceux qui m'ont offensé. Si j'avois eu le bonheur de trouver sa bague, il ne l'auroit pas de si-tôt.

SÉRAPHINE.

Est-ce que vous la garderiez pour vous ?

LÉON.

Oh ! non ; mais je ne la rendrais que lorsque son pere l'auroit bien roffé.

EUSTACHE.

Je ne t'aurois jamais cru si méchant, Léon.

SÉRAPHINE.

Et moi, je ne puis le croire, quoique je l'entende de sa propre bouche. Vous vous intéressez si vivement pour ma pauvre levrette ! Ce n'étoit donc pas sincère ?

LÉON.

C'étoit du fond de mon cœur.  
Ceux

Ceux que j'aime, je les aime bien ;  
mais, en revanche, je hais bien ceux  
que je hais.

---

SCENE VI.

SÉRAPHINE, EUSTACHE,  
LE'ON, RUFIN.

LE'ON.

AH, le voici ! (*Il rit, en le montrant  
du doigt*). Ha, ha, ha, ha !

RUFIN (*pleurant*).

Ah ! pour l'amour de Dieu, par-  
donnez-moi. Je suis le plus mé-  
chant, mais aussi le plus malheu-  
reux enfant de la terre. Me voilà  
puni, & bien puni de . . .

Nº. IX.

K

LE'ON.

Avez-vous fait des placards pour afficher votre bague ?

RUFIN.

Je n'ose plus paroître devant mon pere, & je ne fais où me cacher.

LE'ON.

Je gagerois que la bague est allée s'enfiler à la queue de Diane. Nous les trouverons toutes deux à la fois.

RUFIN.

J'ai mérité vos moqueries ; mais par pitié . . .

EUSTACHE.

Tranquillisez-vous, Monsieur Rufin, votre bague est ici.



RUFIN (*étonné*).

Vous l'avez ? vous ? ma bague ?  
(*Lui sautant au cou*). Ah ! mon  
ami, tu me rends la vie.

LEON (*bas à Séraphine*).

Il se moque de lui. C'est bien  
fait.

RUFIN.

Mais, c'est-il bien vrai ? Oh ! je  
veux à genoux . . . . Mais, non . . . .  
il faut que vous sachiez auparavant  
toute ma méchanceté.

## SCENE VII.

SE'RAPHINE, EUSTACHE,  
LE'ON.

SE'RAPHINE.

QUE veut dire cela ? il s'échappe.

EUSTACHE.

Je crains que le pauvre garçon  
n'ait perdu l'esprit.

LE'ON.

C'est pourtant un badinage, qui  
peut te coûter cher. S'il va trouver  
son pere, & que celui-ci vienne te  
demander la bague ?

EUSTACHE.

Crois-tu donc que je veuille la  
retenir ?

LE'ON.

Réellement, est-ce que tu l'au-  
rois ?

EUSTACHE.

Certainement, je l'ai ; autrement  
je ne l'aurois pas dit. Je l'ai ramaf-  
sée au coin de notre porte.

LE'ON.

Oh ! tu es trop bon, en vérité.  
Il ne mérite pas tant de bonheur.  
Tu aurois dû au moins le laisser  
plus long-tems en peine.

SE'RAPHINE.

Comment, M. Léon, l'exemple  
de mon frere ne vous touche pas ?

150 *LA LEVRETTE*

Savez-vous bien que vous perdez  
beaucoup aujourd'hui de son amitié  
& de la mienne ?

---

*SCENE VIII.*

M. DE CALVIERES, SE'RAPHINE,  
EUSTACHE, LE'ON.

M. DE CALVIERES.

**Q**UE vouloit donc Rufin ? Je l'ai  
vu, de ma fenêtré, entrer ici tout  
éploré.

SE'RAPHINE.

Le pauvre garçon étoit à demi-  
mort.

EUSTACHE.

C'est lui qui a perdu la bague

*ET LA BAGUE.* 151

que j'ai trouvée. Elle est à son pere.

M. DE CALVIERES.

Lui avez-vous fait sentir l'indignité de sa conduite envers vous ?

LEON.

Eh mon Dieu, non, Monsieur ! Il n'a pas été seulement question de Diane. J'aurois du moins exigé qu'il me la fît retrouver. Il n'auroit pas eu sa bague sans cela.

EUSTACHE.

Ah ! mon cher papa ! je n'ai pu prendre cela sur mon cœur. Je voyois Rufin si affligé.

SÉRAPHINE.

Quoique j'aime bien Diane, il m'auroit été impossible de m'en oc-

cuper dans ce moment. Je ne sento-  
tois que la douleur de ce pauvre  
malheureux.

M. DE CALVIERES.

Vous vous êtes noblement com-  
portés l'un & l'autre. Vous êtes  
mes chers enfans, mes bons amis,  
toute ma joie & tout mon bonheur.  
Il n'y a que des ames basses qui  
puissent insulter au désespoir d'un  
ennemi accablé. Mais ou est donc  
Rufin? Pourquoi n'a-t-il pas de-  
mandé la bague, en s'en allant?

EUSTACHE.

Il étoit si transporté de joie! Il  
ne savoit ce qu'il faisoit.

SE'RAPHINE.

Il a couru vers la porte, & s'en  
est allé comme un fou.

EUSTACHE.

O mon papa ! si vous saviez combien je me réjouis de vous voir approuver ma conduite, & celle de ma sœur !

M. DE CALVIERES.

Pourrois-tu me croire insensible à une action généreuse ?

EUSTACHE.

C'est que vous m'aviez défendu...

M. DE CALVIERES.

Je t'avois défendu de parler de la bague indiscretement ; mais je ne t'avois pas dit de la retenir, lorsque celui à qui elle appartient se feroit fait connoître.

## SCENE IX.

M. DE CALVIERES, SÉRAPHINE, EUSTACHE, LE'ON, RUFIN (*qui porte la levrette sous son bras*).

SÉRAPHINE (*avec un cri de joie*).  
Ah ! Diane, ma chere Diane !

(*Elle court à elle, la prend sur son sein, & la caresse*).

RUFIN.

Vous voyez combien j'étois coupable, & combien peu je méritois votre générosité. Oh ! pourrez-vous me pardonner ce vol, & mon indigne conduite ?



(Appercevant M. de Calvieres).

Ah ! Monsieur, quel monstre vous avez devant les yeux !

M. DE CALVIERES.

On cesse de l'être, lorsqu'on reconnoît ses fautes, & qu'on cherche, comme vous faites, à les réparer. Voici la bague de Monsieur votre pere.

RUFIN.

Je meurs de honte d'avoir offensé de si braves enfans. Quelle différence entre eux & moi ! Combien je suis méchant, & comme ils sont généreux !

SE'RAPHINE.

Ce n'est qu'une petite espièglerie de votre part, Monsieur Rufin ;

& vous n'auriez pas laissé passer la journée sans me rendre Diane.

RUFIN.

Vous pensez trop bien sur mon compte. Je l'avois cachée dans un grenier, & . . . .

M. DE CALVIERES.

Nous ne voulons pas en faveur d'avantage. C'est assez que vous ayez des remords de ce que vous avez fait. Vous voyez, par vous-même, que les mauvaises actions nous font des ennemis de Dieu & des hommes, & qu'elles sont tôt ou tard découvertes. J'ose aussi vous proposer, pour modele, la conduite de mes enfans. O généreuses petites créatures ! que j'ai de graces à rendre

à Dieu du présent qu'il m'a fait en vous ! Vous voyez que la plus noble & la plus sûre vengeance, est elle des bienfaits ; & qu'il n'est rien de si digne d'un grand cœur, que de répondre à la méchanceté par de bons offices.

RUFIN.

Ah ! je le sens moi-même ; & c'est avec une vive & amere douleur.

(à Eustache & à Séraphine).

Me pardonnerez-vous jamais ?

EUSTACHE (l'embrassant).

Dès ce moment, & de toute mon ame.

SÉRAPHINE (lui tendant la main)

J'ai trouvé ma Diane ; tout est oublié.

RUFIN (*à Léon*).

Voilà un exemple dont nous serions indignes si nous ne le suivions pas.

LÉON.

Oh ! je suis aussi confus que vous ; & cette leçon ne sera pas perdue pour moi.

RUFIN.

Je viens d'avouer tout à mon pere. Autant il étoit indigné contre moi, autant il a été touché de votre générosité. Il demande la permission de venir vous remercier dans une heure, & de vous apporter un gage léger de sa reconnoissance.

M. DE CALVIERES.

Non, non, qu'il garde ses pré-

sens. Mes enfans, pour faire le bien, n'attendent de récompense que d'eux-mêmes. D'ailleurs rendre à chacun ce qui lui appartient, est un devoir rigoureux, & rien de plus.

EUSTACHE.

Combien il est doux de remplir ce devoir ! Je me suis fait un ami pour la vie, n'est-il pas vrai, Rufin ?

RUFIN.

Si je pouvois répondre à cet honneur ! Je vais du moins faire tout ce qui fera en mon pouvoir, pour m'en rendre digne.

LE'ON.

Ne me rejetez pas de votre amitié. Je n'étois pas meilleur que Ru-

RUFIN (*à Léon*).

Voilà un exemple dont nous serions indignes si nous ne le suivions pas.

LÉON.

Oh ! je suis aussi confus que vous ; & cette leçon ne fera pas perdue pour moi.

RUFIN.

Je viens d'avouer tout à mon pere. Autant il étoit indigné contre moi, autant il a été touché de votre générosité. Il demande la permission de venir vous remercier dans une heure, & de vous apporter un gage léger de sa reconnoissance.

M. DE CALVIERES.

Non, non, qu'il garde ses pré-

sens. Mes enfans, pour faire le bien, n'attendent de récompense que d'eux-mêmes. D'ailleurs rendre à chacun ce qui lui appartient, est un devoir rigoureux, & rien de plus.

EUSTACHE.

Combien il est doux de remplir ce devoir ! Je me suis fait un ami pour la vie, n'est-il pas vrai, Rufin ?

RUFIN.

Si je pouvois répondre à cet honneur ! Je vais du moins faire tout ce qui sera en mon pouvoir, pour m'en rendre digne.

LE'ON.

Ne me rejetez pas de votre amitié. Je n'étois pas meilleur que Ru-

fin ; mais je viens de sentir combien la vengeance peut devenir une noble passion.

SE'RAPHINE (*caressant la levrette*)

Ah ! petite volage ! cela t'apprendra une autrefois à t'écarter de tes maîtres. Tu as passé une nuit en prison. Avise-t'en encore pour voir . . . Eh bien, qu'en arriveroit-il ? Non non, quoique tu fasses, je sens bien que je t'aimerai toujours.

*Fin du deuxieme & dernier Acte.*

---

De l'Imprimerie de T. SPILSBURY  
Snow-hill, 1783.